

## Thomas Mann. La langue de l'exil

Emmanuel CATTIN

Université de Clermont-Ferrand, France

Il y a plus d'une forme d'exil. Plusieurs façons de partir ou de quitter, de vivre dans la séparation, de ne plus être là, plusieurs façons de revenir, plusieurs, aussi, de ne jamais revenir. Le 11 février 1933 Thomas Mann quitte l'Allemagne pour ce qui devait être un voyage, mais il n'y eut jamais de retour. Ce n'était pas vraiment *partir*, c'était — seulement — *ne plus revenir*. Exil sans départ, exil sans retour. Mann «s'est retrouvé» exilé. Lorsque pourtant il reverra l'Allemagne ou plutôt les Allemagnes, en 1949, il placera son «voyage» — désormais il ne s'agira plus, entre lui et l'Allemagne, que de cela — sous le signe de Goethe, «le nom divin de Weimar». Jusqu'en 1955, où il reviendra pour Schiller, il essaiera, lui qui préfère rester en exil, de *se faire comprendre* de ceux-là dont il craint surtout qu'ils ne parlent plus la même langue :

L'Allemagne, écrit-il dans le discours sur Goethe, me semblait empoisonnée, non pas soulevée. Devenue entièrement étrangère, en une nuit, et le visage grimaçant, elle ne m'offrait plus d'asile, pas un souffle d'air respirable. Je n'avais pas émigré, j'étais simplement parti en voyage. Et soudain, je me retrouvais émigrant.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> *Allocution en l'année Goethe*, prononcée le 25 juillet 1949 à Francfort et le 1er août à Weimar. Traduite par L. Servicen et J. Naujac, in *Les Exigences du jour* : 334. Cf. la lettre à Hans Reisiger du 19 mars 1949 : «[...] Je ne puis m'empêcher de considérer le revoir, après ces seize années d'éloignement, comme une aventure hallucinante et une véritable épreuve [...] La conscience de l'éloignement qui, au cours de toutes ces années, s'est produit entre les autres et moi m'empêche de trouver le ton juste» (citée in *Les Exigences du jour* : 376).

Ce qui frappe, c'est bien ce «devenir-étranger» de l'Allemagne, comme si l'exil avait emporté la terre natale avant que lui, Mann, ne s'y résolût, comme si Mann avait perdu l'Allemagne plutôt qu'il ne l'avait quittée. L'exil, en effet, n'est pas une forme simple, aisément habitable : il est la perte, le «désarroi», hanté par la crainte de la trahison. Comme si, aux côtés de l'exilé, se tenait toujours le fantôme du traître. Qui s'est perdu, qui a perdu l'autre ? Mais qu'est-ce qu'une «terre natale», qu'est-ce qu'une «patrie», qu'est-ce qu'une «nation» ? Qu'est-ce qu'un *lien* ?

L'arrachement de l'exil devait contraindre Mann à une réflexion toujours plus précise sur toute espèce de lien : lien natal, lien maternel, *Vaterland*, *Muttersprache*. Perdant l'un, Mann avait gardé, et peut-être *sauvé* l'autre. Dans l'exil, en effet,

subsistait la volonté de tenir bon, la fidélité active à la langue allemande, cette patrie authentique et inaliénable, que j'avais emportée avec moi en exil, et dont nul potentat ne pouvait me chasser. Jamais il ne m'est venu à l'esprit d'émigrer aussi en tant qu'écrivain et, comme certains l'attendaient, voire l'exigeaient de moi, d'écrire directement en anglais, puisque pour mes œuvres il n'existait pas de public allemand. Séparer l'œuvre de ma vie en une moitié allemande et une moitié anglaise me semblait une absurdité. Au contraire, à l'étranger — même si le temps transforma ce pays étranger en un pays familier, en une patrie et éveilla en moi des sentiments chaleureux d'appartenance —, au contraire, mon travail, pendant ces années-là précisément, devint de plus en plus une œuvre linguistique consciente, le plaisir d'essayer de jouer de tous les registres du magnifique système d'orgue de notre idiome, de tenter un effort de récapitulation et en même temps de faire progresser l'état de l'allemand et les possibilités d'expression de la prose allemande.

(*Allocution en l'année Goethe* : 335)

«Tenir bon» dans la langue, tenir à la langue parce qu'elle est devenue le dernier lien, cela qui ne peut devenir étranger, le séjour imprenable : la *Muttersprache* est le seul *Vaterland*. Mais la vie dans la langue est, pour le moins, difficile : pour Mann en écrivant il s'agit d'honorer une dette — envers la langue elle-même, envers les morts qui sont là dans la langue, ces «possibilités humaines» qui continuent de vivre —, autrement dit de *bien écrire* — «Eternel est le monde des choses que l'on n'exprime pas, à moins de les bien exprimer<sup>2</sup> —, c'est-à-dire aussi, indissoluble-

<sup>2</sup> Cf. le discours «Humanités et humanisme,» prononcé à Budapest le 8 juin 1936, *Les Exigences du jour* : 257-258.

ment, de *faire avancer* la langue — il n'est pas, en effet, d'autre moyen de l'«honorer». L'écriture porte en elle un *ethos*, l'art fait sortir du silence ce qui sans lui y resterait à jamais enfoui. Pourtant la langue elle-même, la langue allemande, n'offre plus aucun repos : langue nationale du nazisme, c'est-à-dire du *mensonge* et du *jargon*, elle devient pour Mann le lieu central d'un combat ou même d'une haine — «j'ai voué aux infâmes destructeurs de l'Allemagne et de l'Europe une haine inconditionnée, mortelle, dont je n'avais pas à rougir et dont je pouvais être fier»<sup>3</sup> — dont les textes politiques disent l'intensité.

On se propose ici de lire quelques-uns des écrits politiques de Mann. Tous contribuent à poser une nouvelle fois la question de l'humanisme, avec l'insistance requise par des temps de détresse, et la lucidité que porte en elle la dure distance de l'exil<sup>4</sup>. En un sens, tous ces textes parlent la langue intempestive de l'exil, même avant 1933. L'exil en effet n'éloigne pas seulement de la terre natale : il est aussi la «hauteur solitaire» d'un « survivant d'une époque supérieure »<sup>5</sup>, la réserve d'«un fils de la culture bourgeoise»<sup>6</sup> dans la *nachbürgerliche Zeit*<sup>7</sup>. L'exil, ainsi, est *dans le temps* : Mann aura toujours gardé la plus forte conscience de son

<sup>3</sup> *Allocution en l'année Goethe* : 335. Haine nécessaire et difficile, intimement menacée de passions tristes : cf. le *Journal*, 12 septembre 1933 : «Conversation oppressée sur l'impossibilité d'un comportement correct, le recul nécessaire devant la bestialité. Sur le besoin de liberté spirituelle et le repos de l'âme, de l'éloignement vis-à-vis de la littérature du ressentiment et du désespoir. On n'est pas fait pour se consumer dans la haine» (Tr. fr. R. Simon, 1985 : 288). Cf. également *Frère Hitler*, 1938 : «La haine, je puis dire que je n'en manque pas [...] Toutefois, je le sens, ce n'est pas à mes heures les meilleures que je hais cet être misérable, encore que funeste» (*Les Exigences du jour* : 279-280).

<sup>4</sup> «[...] une grave faute de style et de destinée de ma vie, dont j'essaie, en vain à ce qu'il semble, de venir à bout [...]», écrit-il de l'exil en 1934 (*Journal*, 14 mars : 353).

<sup>5</sup> *Journal*, 31 janvier 1935 : 417.

<sup>6</sup> En 1932, il se désigne lui-même devant les ouvriers de Vienne comme «un fils de la culture bourgeoise, que le temps et ses convictions ont amené à vous» (*Les Exigences du jour* : 140).

<sup>7</sup> Dont l'autre nom est «l'époque fasciste» de l'histoire, «dans laquelle, écrira Mann en 1947, nous vivons et vivrons encore longtemps, malgré la victoire que les armes ont remportée sur le fascisme» (tr. fr. L. Servicen et J. Naujac, 1979 : 255).

inactualité, aussi esthétique. Pourtant, non sans paradoxe, seule cette distance, seule cette réserve, autrement dit l'endurance de l'exil, donnent à la fois pouvoir et obligation, c'est-à-dire *autorité*, pour parler contre l'infamie qui croît sur le sol natal. Or la question de l'humanisme enjoint d'une part de décider ce que nous ferons de la nation, dont Mann remarque, dans le *Discours à des ouvriers de Vienne*,

qu'elle n'est pas un fait primordial, ni par conséquent ultime. C'est un échelon menant à des synthèses plus grandes, elle est sur la voie qui va de la tribu et de la contrée à l'Europe.

(«Discours à des ouvriers de Vienne», prononcé le 22 octobre 1932.  
*Les Exigences du jour* : 152)

Quelle est, si la nation est provisoire seulement, appelée à disparaître, la «communauté qui vient» ? Et Mann transpose la question en cette autre : qu'est-ce qu'une communauté *humaine* ? Mais la question oblige d'autre part à *réfléchir* à la naïveté de notre rapport à la langue maternelle : comment, lorsque celle-ci est allemande, pouvons-nous *malgré tout* l'aimer ?

Qu'est-ce qu'une nation ? Quelle est la nature du lien qui fonde une communauté *nationale* ? Les *Considérations d'un apolitique* de 1915-1918 se tiennent tout entières dans l'adversité qui occasionna leur genèse, et que l'opposition *Kultur / Zivilisation* concentre — artifice que Mann jettera bientôt par dessus bord. Les *Considérations* pensent la nation comme totalité organique dont l'État ne serait, en tout et pour tout, que l'expression. Pourtant, déterminée comme singularité, la nation est dans la différence même le seul lieu de l'universel, la manifestation de ce que Mann appelle déjà *l'humain* :

La nation, elle aussi, est un être non seulement social, mais métaphysique. Ce n'est pas «l'humanité», somme des individus, mais la nation qui représente ce qui est général et humain, et la valeur de ce produit spirituel, artistique et religieux qu'on ne saurait saisir par des méthodes scientifiques, jailli des profondeurs organiques de la vie nationale et évoluée, qu'on nomme culture nationale — et par conséquent la valeur, la dignité et le charme de toute culture nationale résident précisément en ce qui la distingue des autres; car c'est cela seul qui est la culture, à la différence de ce qui est commun à toutes les nations et n'est que la civilisation.

(*Considérations d'un apolitique* : 213)

Les *Considérations*, cependant, restent délibérément au seuil du politique. La *Kultur* n'est pas encore politique. C'est la guerre, la mort dans la guerre, qui va contraindre Mann à franchir le pas du politique — comme aussi elle délivrera Hans Castorp du démon fascinant de la maladie<sup>8</sup>. Mais il n'est d'autre politique que de l'universel, et l'expression de celui-ci, Mann la trouve désormais dans la république. Le tournant est pris en 1922, dans le grand discours *De la République allemande*<sup>9</sup>. Où il s'agit encore, non sans ruse ou ambiguïté, de l'«l'humanité allemande» : d'appeler les Allemands *en tant qu'Allemands* — autrement dit de l'intérieur même de la culture allemande — «à la république, à ce que l'on nomme démocratie et que j'appelle humanité»<sup>10</sup>. Le discours de Berlin se propose en effet de manifester la «justesse organique» de l'expression «une république allemande», aussi *nécessaire*, pour Mann, que celle de «peuple allemand». «Une *république allemande* : la force de l'association de mots réside dans l'adjectif»<sup>11</sup>. L'expression ne sera bientôt plus qu'une question anxieuse, et c'est précisément *en tant qu'allemande* que la république apparaîtra comme improbable. Ce qui aura toujours manqué aux Allemands, c'est précisément d'être politiques, et cette *Politiklosigkeit* — celle d'un Schopenhauer ou d'un Nietzsche, que Mann regarde comme *politikfern*, c'est-à-dire, immédiatement aussi, *ethikfern*<sup>12</sup>, et sans doute la sienne propre au temps des *Considérations* — est ce qui les aura livrés au pire, en laissant la place du politique vide, désarmée, pour le pire. En 1922 cependant, Mann considère encore l'Allemagne comme la dépositaire d'un équilibre entre le *national* et l'*universel* :

Quoi que puisse dire l'Europe, l'*humanitas* qui est idée, sentiment, régulateur moral et spirituel, la conscience silencieuse que l'État n'est qu'«une réunion particulière de plusieurs individus dans le grand État que constitue déjà en soi l'humanité» [Novalis], notre peuple ne l'a jamais perdue et

<sup>8</sup> En ce sens, Mann pouvait considérer son discours de 1922 comme «un dérivé de *La Montagne magique*» et des expériences conduites dans le roman. Avec l'exil apparaîtra toujours plus évidemment la double déclinaison de l'écriture de Mann, chacun des grands romans enfantant parallèlement un certain nombre d'essais politiques.

<sup>9</sup> Prononcé le 15 octobre 1922 au Beethovensaal de Berlin.

<sup>10</sup> De la République allemande, *Les Exigences du jour* : 27.

<sup>11</sup> *Les Exigences du jour* : 33.

<sup>12</sup> Cf. *La philosophie de Nietzsche à la lumière de notre expérience*, 1947.

nul autre n'a pesé dans les deux plateaux de la balance avec plus de circonspection les valeurs nationales et universelles, dans les profondeurs de la conscience et les hauteurs de l'esprit.

(*Les Exigences du jour* : 23)

Thomas Mann, dans la suite, en doutera. Ce qui en effet, avec la politique, aura toujours été étranger aux Allemands — à l'exception de Goethe, avec lequel Mann se sentira toujours une affinité particulière —, ce n'est pas seulement l'universel, mais l'idée même de nation dans son lien nécessaire — révolutionnaire — avec la liberté<sup>13</sup>. Le discours de Berlin marque déjà la méfiance de Mann envers l'idée allemande de la nation qu'il trouve dans Novalis, où le national est identifié comme «l'élément romantique», la «coloration singulière de l'universel». Le national-romantique est en effet aussi, pour Mann, l'élément de la guerre : «Oui, la sphère du sang est aussi, de façon terrible, la sphère sanglante — cela fait partie, semble-t-il, de la *coloration*»<sup>14</sup>. Or la guerre est *devenue un mensonge*, «privée de tout honneur», pas même romantique, simplement grossière, «une grossièreté sentimentale». Le stade épique du monde est dépassé : «le vieux dieu des batailles n'est plus». Telle est *la loi du temps*. Dès lors il s'agit pour les Allemands de sortir de ce qu'Ernst Bloch appellera, quelques années plus tard, la non-contemporanéité<sup>15</sup>. La république, en effet, «n'existe pas en Allemagne», où, en dépit de la constitution de Weimar, il n'y a pas encore de «citoyens». Pourtant la république est devenue un «fait intérieur» : autrement dit l'État, et non plus seulement la «nation» et la «culture», est devenu *notre affaire* : notre tâche est

<sup>13</sup> Cf. le discours *L'Allemagne et les Allemands*, prononcé le 29 mai 1945 à Washington : «On peut trouver erroné d'appeler les Allemands une nation, même si eux-mêmes, ou d'autres, le font [...] L'idée de liberté allemande est ethnique et anti-européenne, toujours très proche du barbare quand elle n'éclate pas en une barbarie ouverte et déclarée comme de nos jours». Sur la politique, cf. p. 325 : «L'Allemand, quand il fait de la politique, croit devoir se conduire de telle sorte que l'humanité n'en croie plus ses yeux ni ses oreilles. Il prend précisément cela pour la politique. Elle est pour lui le Mal et il croit devoir, en son nom, se transformer en un véritable démon».

<sup>14</sup> *Les Exigences du jour* : 24.

<sup>15</sup> Cf. surtout *Erbschaft dieser Zeit* (1935), autre livre d'exil. Non-contemporanéité de celui qui est «en retard dans le temps présent», «en porte-à-faux dans la vie d'aujourd'hui» (tr. fr. J. Lacoste, 1978 : 102). Il est d'ailleurs question de Mann dans le livre de Bloch : «[...] Mann ne parvient pas à avoir accès à ce temps, à ce temps fasciste [...]» (183).

de mettre fin au «clivage» entre la nation et l'État. Depuis longtemps la monarchie des Hohenzollern n'était plus que «théâtrale», depuis longtemps nous ne pouvions plus qu'éprouver une certaine gêne :

Ces puissances n'existent plus. Le destin [...] les a écartées, elles ne règnent plus sur nous, elles ne régneront plus jamais, après tout ce qui s'est passé, et l'État — que nous l'ayons voulu ou non — nous est échu en partage. Il est placé entre nos mains, dans celles de chacun de nous. Il est devenu notre affaire, que nous devons mener à bien et cela, précisément, c'est la république — elle n'est rien d'autre.

(*ibid.* : 29)

Si la république ou le politique sont désormais un «fait intérieur», si pourtant il n'y a pas encore de «citoyens» allemands, cela veut dire que le mensonge domine en Allemagne : mensonge à soi-même, avant tout autre, à la faveur duquel on fera passer la violence pour «romantique». C'est toute cette nébuleuse, cette auto-illusion identifiée comme proprement allemande et sur laquelle le national-socialisme fera fond, que Mann voudra démasquer et déchirer dans ses écrits politiques.

Qu'en est-il dès lors de la nation ? A quel *futur* est-elle destinée ? Il ne s'agit pas — pour Mann, qui écrira toujours en allemand, moins que pour tout autre — de contester l'attachement à la terre natale. Le *Discours à des ouvriers de Vienne* l'exprimera sans ambages :

Nous sommes tous liés à la forme de vie de notre peuple et à ses intérêts vitaux. La seule question qui se pose — et les opinions diffèrent uniquement à cet égard — est de savoir comment servir au mieux ces intérêts.

(*ibid.* : 155)

En effet l'alternative est stricte, immuable, entre «le pathos de l'attachement et de la consolidation naturels» et «l'allégeance à la liberté». Le lien national devra céder devant un autre, celui qui unit les peuples européens en une «communauté de destins», dont la forme politique reste encore indécise pour Mann. Mais l'idée de l'autarcie nationale «hante aujourd'hui toute l'Europe»<sup>16</sup>. Si l'Europe est *hantée*, notre tâche est de dissiper cette hantise, de faire fuir ces fantômes qui nous viennent, nous *re-viennent* du passé : c'est en ce sens que Mann pouvait placer toute son expression politique sous le signe d'une nouvelle *Aufklärung*. Il s'agit pour

---

<sup>16</sup> *Les Exigences du jour* : 154.

nous de penser la communauté qui vient autrement — autrement que le romantisme —, en tant que communauté humaine, fondée sur la «sympathie pour le destin [de l'homme]». C'est-à-dire : commencer par reconnaître le politique comme partie de la tâche humaine, de la «totalité humaine» (Goethe), construire l'humanisme comme culture politique, autrement dit un humanisme qui a «le droit et le devoir de se défendre»<sup>17</sup> — «l'humanité politique», dit le discours de Berlin. La «loi du temps», en effet, ne fera pas tout : le destin n'exprime rien d'autre que la contrainte de notre responsabilité, de même que le national-socialisme n'a rien d'une «fatalité allemande», mais aura trouvé son origine dans une responsabilité déclinée. Mann écrira un texte spécial où il comprendra son action et sa résistance sous le signe de ce rapport, *Schicksal und Aufgabe*, comme un «secours» apporté à ce qui est humain, «l'autre plateau de la balance» n'ayant pas du tout besoin de notre aide» : «Il n'y a pas le moindre danger qu'un jour la raison prenne le dessus sur terre et que tout se passe jamais trop raisonnablement»<sup>18</sup>.

Le national-socialisme, rigoureusement pensé, n'est donc pas politique : plutôt la négation du politique comme «fait intérieur». C'est dire qu'il est en son fond mensonge, et d'abord refoulement<sup>19</sup>. Or le mensonge

<sup>17</sup> «Humanités et humanisme,» *Les Exigences du jour* : 264 : «La pensée de l'Europe est étroitement liée à l'idée humaniste. Mais l'Europe n'existera que si l'humanisme découvre sa virilité, si celui-ci apprend à s'armer et agit en sachant que la liberté ne doit pas être un sauf-conduit pour ceux qui cherchent à l'anéantir».

<sup>18</sup> «Destin et tâche», discours prononcé à Washington le 13 octobre 1943, *Les Exigences du jour* : 292. C'est en ce sens aussi que Mann comprend l'art, «la vie de la vie» selon le mot de Goethe : «Cette plongée dans l'élément humain, ce jeu passionné qu'on appelle l'art, est une affaire d'intérêt humain, en quelque sorte une faculté humaniste» («Discours à des ouvriers de Vienne», *Les Exigences du jour* : 145). Sur l'analogie entre l'art et la politique, cf. «L'Allemagne et les Allemands», 1949 : «On a appelé la politique "l'art du possible". En effet, c'est une sphère qui ressemble à l'art, dans la mesure où, comme lui, elle assume une position médiatrice, créatrice, entre l'esprit et la vie, l'idée et la réalité, le souhaitable et le nécessaire, la conscience et l'action, la moralité et la puissance». *Les Exigences du jour* : 324.

<sup>19</sup> Cf. *Mon temps*, tr. fr. L. Servicen, 1970 : «Mais que le mensonge puisse, par la contrainte, devenir vérité et assise de la vie, c'est ce que le totalitarisme a appris de l'histoire, ce qu'il admire dans ses créations et le moyen qu'il semble adopter à son tour pour créer de l'histoire».

prend ici, dans la langue maternelle, le masque nécessaire du *jargon* : la grossièreté est sentimentale, le fascisme est expressionniste. «En disant âme, écrit Mann, ils pensent à la guerre avec des gaz, et s'irritent profondément si nous ne donnons pas dans le panneau»<sup>20</sup>. Le nazisme en effet pose aussi pour Mann la question de l'expression, de la compensation de l'angoisse dans la langue à travers le jargon: dans les *Appels aux Allemands* que Thomas Mann, de 1940 à 1945, lancera par l'intermédiaire de la B. B. C., où il se propose de «parler aux agresseurs», il note que Hitler ne devrait pas utiliser la première personne, et «sa façon de massacrer la langue allemande». C'est ce qui contraint en retour l'écriture de la langue maternelle à un ethos qui lui interdit certains moyens de séduction — un ethos ironique, qui s'en remet à la «séduction» de la vérité, selon la belle expression de Mann<sup>21</sup>. Il y va, dans la langue maternelle comme dans la politique, de la «totalité humaine», et de la résistance à l'inhumain.

Le national-socialisme apparaît à Mann comme l'effet de ce qu'il nomme très exactement *surcompensation*, un masque qui cache — mal — le manque — c'est-à-dire aussi le besoin — du politique, et manifeste la «profonde maladresse [des Allemands] à faire partie du monde»<sup>22</sup>. Mais rigoureusement *il n'y a pas de nation allemande*, il n'y a pas du tout de *politique* allemande.

L'Allemand, lorsqu'il se veut politique, croit devoir jeter par-dessus bord toute morale et toute humanité. Un Français a dit : «Quand l'Allemand veut être gracieux, il saute par la fenêtre». De même, lorsqu'il veut être politique, il se croit obligé, à cette fin, de se déshumaniser. On fait bien de voir dans le national-socialisme un tel bond par la fenêtre, la surcompensation sauvage du manque d'aptitude politique des Allemands.

(«Destin et tâche», *Les Exigences du jour* : 299)

Et pourtant, à l'origine de la déshumanisation, Mann découvre une certaine solitude allemande : «la solitude du criminel», *die Einsamkeit des Verbrechers*. Elle était déjà celle de Nietzsche, elle sera celle d'Adrian Leverkühn — elle est, en un sens, la sienne propre. Le problème allemand

<sup>20</sup> «La situation spirituelle de l'écrivain à notre époque», discours prononcé à La Haye le 16 septembre 1930. *Les Exigences du jour* : 92.

<sup>21</sup> *Mon temps*, 1950 : 177.

<sup>22</sup> «L'Allemagne et les Allemands,» *Les Exigences du jour* : 315.

ne fait qu'un avec la hantise qui traverse le *Docteur Faustus*, la solitude et la percée pour en sortir, *das Durchbruch zur Welt aus der Einsamkeit* :

Chez un peuple comme le nôtre, déclamai-je, l'élément psychique prédomine toujours et constitue le facteur déterminant; l'action politique vient au second plan, c'est un réflexe, une expression, un instrument. Ce dont il s'agit au fond, avec la percée en vue de l'hégémonie mondiale à laquelle le destin nous appelle [allusion à la guerre de 1914], c'est la percée vers le monde, pour sortir de l'isolement; aucune agrégation — si solide fût-elle — à l'économie mondiale, depuis la fondation du Reich n'a pu en faire sauter la barrière. Le plus amer est que sous la forme matérielle d'une agression guerrière s'exprime ce qui est en réalité une nostalgie, une soif d'union avec le monde.

(*Le Docteur Faustus*, chapitre XXX, tr. fr. L. Servicen : 408-409)

La nécessité pour l'Allemagne de *venir au monde*, ou de laisser le monde venir à elle, autrement que par la guerre, Mann en trouvait déjà l'impératif chez Goethe : «Au lieu de se limiter en soi-même, l'Allemand doit accueillir en lui le monde pour agir sur lui [...]»<sup>23</sup>. Le discours *L'Allemagne et les Allemands* ira jusqu'à citer une conversation de Goethe sur la nécessité d'une diaspora allemande, qui résonne étrangement : «Il faut que les Allemands soient transplantés et disséminés comme les juifs dans le monde entier, pour développer entièrement la somme de bien qu'ils ont en eux et pour le salut des nations»<sup>24</sup>.

A la fin, Mann ne pensera plus les Allemands capables d'auto-libération. Si les nazis sont en un sens des étrangers en Allemagne, c'est aussi toute l'Allemagne qui est en exil d'elle-même. Les Allemands ne peuvent se libérer eux-mêmes, parce qu'il n'y a jamais eu de liberté intérieure en Allemagne, la liberté en Allemagne n'a jamais signifié que «le droit d'être allemand, de n'être qu'allemand et rien d'autre, rien au-delà», elle allait «à l'intérieur» avec «un degré déconcertant de dépendance, de minorité et de morne soumission»<sup>25</sup>. Mais, précise Mann, «un peuple qui n'est pas intérieurement libre et qui n'est pas responsable de lui-même, ne mérite pas d'être libre au-dehors». Il doit, en tout cas, être *libéré du dehors*. Le travail des Allemands désormais ne pourra plus être que d'auto-conscience et

<sup>23</sup> «Goethe représentant de l'âge bourgeois» (1932), traduit par F. Delmas, 1960.

<sup>24</sup> *Les Exigences du jour* : 331.

<sup>25</sup> *Appels aux Allemands*, 54, 5 avril 1945 : 304-305.

de honte. Et de celui-là, Mann ne s'excepte pas : «On a quelque chose en commun avec le destin allemand et la culpabilité allemande, si l'on est né allemand»<sup>26</sup>. Il est même sans doute ce que nous avons ou devrions avoir de plus commun, si l'on sait — si l'on savait reconnaître avec Mann «l'aspiration anxieuse de l'humanité vers de nouvelles allégeances»<sup>27</sup>. Ce qui veut dire à la fin : «la grâce dont l'Allemagne a un si pressant besoin, tous nous en avons besoin»<sup>28</sup>.

C'est cela que Mann aura voulu sauver dans l'exil — ou l'écriture, qui est son autre nom : la liberté intérieure, qui passait par un rapport pur à la langue, un rapport libre à la *Muttersprache*.

© Emmanuel Cattin

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

DELMAS F. (1960) : *Noblesse de l'esprit*, Paris.

JASPERS K. : *Die Schuldfrage*, tr. fr. Hersch J., *La culpabilité allemande*, Paris, 1990.

MANN T. (1935) : *Erbschaft dieser Zeit*, tr. fr. Lacoste J., Paris, 1978.

— (1947) : *La philosophie de Nietzsche à la lumière de notre expérience*, tr. fr. Servicen L. et Naujac J., Paris, 1979.

— (1950) : *Mon temps*, tr. fr. Servicen L., Paris, 1970.

SERVICEN L., NAUJAC J. (1976) : *Les exigences du jour*, Paris.

SIMON R. (1985) : *Journal 1918-1921 / 1933-1939*, Paris.

---

<sup>26</sup> «L'Allemagne et les Allemands», *Les Exigences du jour* : 315. Cf. aussi l'ouvrage de Karl Jaspers, *Die Schuldfrage*.

<sup>27</sup> *Mon temps*, 1950 : 177.

<sup>28</sup> «L'Allemagne et les Allemands», *Les Exigences du jour* : 332.

